

## HISTOIRE DE LA JOLIE COQUETTE

CONTE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

(Pour le SAMEDI)

Je l'ai très bien connue, cette jolie Coquette. Si je vous conte aujourd'hui son histoire, ce n'est pas par ressentiment, ni que je sois de mauvaise humeur, — pas le moins du monde. C'est simplement par fantaisie, pour passer le temps. Ce surnom de Coquette n'est pas une méchanceté non plus, oh ! non. Les deux syllabes résonnaient si bien, elles avaient un tel accent de fierté mondaine, que j'ai adopté le mot tout de suite, sans songer à mal. D'ailleurs, dans un conte, n'est-ce pas, il faut bien mettre un peu d'imagination. Mais je vous assure tout de même que c'est le récit vérifique d'une chose très vraisemblable.

Heureuse Coquette ! Elle était née vraiment sous une bien bonne étoile. Elle avait tout en sa faveur : de l'esprit comme un lutin, une voix ravissante, un air adorable, et jolie, jolie... comme une madone. Seulement, la madone avait parfois dans les yeux, des reflets tout à fait... comment dirai-je ?... tout à fait mondains. A sa naissance, sa marraine, la fée Frivole, lui avait mis une faveur au cou, une rose dans les menottes, et depuis ce temps-là, Coquette avait toujours aimé les rubans et les fleurs. Ce qui faisait son désespoir, c'était son nez, un petit nez retroussé qui rompait un peu l'harmonie de la figure. Mais elle se vengeait en lui faisant prendre des airs si fripons, si fripons, qu'elle était toujours ravissante.

Elle habitait un charmant village, rempli d'ombre et de fraîcheur, sur le bord d'une jolie rivière. Tout autour, il y avait des bois touffus, et pour aller aux bois, des sentiers semés de marguerites. L'un d'eux surtout plaisait à Coquette, parce qu'il passait près d'une source, et qu'elle pouvait s'y mirer. Car elle aimait beaucoup à se mirer, la jolie Coquette, et la source ne lui avait toujours fait que des compliments. Comme les gens du village, d'ailleurs. Aussi cette admiration ambiante qui flottait autour d'elle, était devenu pour Coquette un besoin continu ; elle ne vivait que pour une chose : se sentir admirée.

\* \*

Or, un jour que Coquette se mirait dans sa source, elle entendit tout à coup un bruit de branches froissées et aperçut devant elle un beau jeune homme qui la regardait avec des yeux si pleins d'admiration, que tout de suite Coquette se sentit le cœur pris. Elle ne bougea pas de sa place, mais pencha légèrement la tête, afin que le jeune homme put voir les jolis frissons dorés qui lui couraient derrière l'oreille. Le jeune homme s'approcha, et s'agenouillant tout près, dans l'herbe, le regard chargé d'une muette contemplation, dit simplement :

## NOS CHÉRIS



La maman. — Qu'as-tu, Roby ?

Roby. — J'ai tombé dans la cuvette.

La maman. — Allons donc ! il n'y a pas d'eau dedans.

Roby. — Mais je pensais qu'il y en avait.

## LE SAMEDI

## NOS CHÉRIS



L'visituse. Viens m'embrasser, mon cher. Tu n'as pas peur de moi ?

Tommie. — Moi, peur de vous ! J'ai mis la main sur un chameau hier au cirque.

“ — Mademoiselle, que vous êtes jolie !... ”

Le petit nez de Coquette prit son air le plus provocant ; elle ne répondit rien, mais c'en était fait du cœur de la jeune fille. Avec un instinct admirable, le jeune homme avait fait sa conquête.

\* \*

Devinez comment s'appelait ce beau conquérant. Il avait un nom très drôle, très drôle : il s'appelait Amour. Seulement, c'était un Amour sérieux, autant qu'un amour de son âge pouvait l'être. Il avait fait de fortes études classiques et étudiait le notariat, ce qui donnait à sa physionomie un air de gravité précoce. C'était un bien singulier caractère. Son cœur était si aimant, si aimant, qu'il adorait avec folie son idéal. La moindre chose pouvait le faire souffrir horriblement. Il voyait tout de très loin, et ses idées en fait de sentiment étaient toujours grandioses. Il s'était dit qu'il ne donnerait son cœur qu'à un ange, terrestre il est vrai, mais ayant toutes les perfections, avec lequel il pourrait tout de même planer dans les sphères éthérées. La fibre cardiaque vibrat chez lui avec une intensité effrayante ; sous un dehors très calme, il cachait une âme ardente. L'étendue de son admiration pour Coquette, lorsqu'il la vit à la source, n'était donc pas simulée, comme il arrive souvent. C'était toute son âme qu'il mettait aux pieds de sa beauté. Seulement, vous savez que chez ces tempéraments-là, un rien suffit pour amener une grande perturbation, et comme vous connaissez la jeune fille, vous devez prévoir déjà qu'il aurait à souffrir beaucoup. Aussi vous allez voir ce qu'il advint de ce pauvre Amour.

\* \*

Les jours suivants, Coquette ne fut plus seule pour aller à la source. Son bon ami l'accompagnait toujours. Cela réjouissait l'âme d'entendre les jolis mots qu'ils se disaient tous deux. Ils venaient à travers les marguerites, se tenant par la main, s'asseyaient à l'ombre, dans l'herbe, au bord du filet d'eau, — dans le village qu'habitait Coquette, on permettait ces choses-là. Alors Amour prenait la main de sa bien-aimée, et lui disait tendrement, les yeux pleins d'admiration, comme au premier jour :

“ — Que tu es jolie, ma Coquette ! ”

Coquette, frissonnant d'aise, pressait légèrement les doigts de son ami, puis, relevant son nez avec un air des plus fripons, lui répondait toujours :

“ — Comme je t'aime, mon Amour ! ”

Et tous deux entendaient dans leur cœur des mélodies sans fin.

\* \*

Un jour, Coquette vint au rendez-vous quotidien avec un nouveau chapeau qui lui allait à ravir. Il était en paille très souple ; les bords, larges et flexibles, prenaient une courbe exquise sous le poids d'une guirlande de fougère et de marguerites, jetée dessus et mince au hasard. Le minois de Coquette avait là dessous un air coquet qui lui plaisait beaucoup. Elle adorait son chapeau.

Amour en fut émerveillé. Ce jour-là, il dit à son amie de si douce choses, pendant si longtemps, que celle-ci ne vit pas surgir à l'horizon un point noir qui grossissait toujours, courant bientôt un partie du ciel. Toute entière à l'adoration de son Amour, elle écoutait avec ivresse les paroles ardentes qui montaient vers elle comme un encens, et ne revint de son extase qu'au premières gouttes d'eau qui tintèrent sur les feuilles.

Elle bondit sur ses pieds et dit : “ Il pleut ” avec un accent si dépité, si nerveux, que ce pauvre Amour sentit tout de suite qu'il avait eu un grand tort de ne pas apporter de parapluie.

Ce fut, dans le sentier serré de marguerites, une course folle vers le village.

Ce pauvre Amour risquait à peine un mot de temps à autre, sentant bien que la situation ne valait rien rien pour lui. Mais Coquette ne l'écoutait pas et courrait toujours, tenant à deux mains son joli chapeau que l'averse battait furieusement.

A la porte de la jeune fille, il s'arrêta et dit : “ Bonjour, Coquette.” Elle répondit sèchement : “ Bonjour,” puis, aussitôt rentrée, courut à son miroir ; et devant le fameux chapeau qui retombait pitoyablement sur le nez retroussé de Coquette, elle fondit en larmes et regretta amèrement d'être allé à la source ce jour-là.

\* \*

Il avait bien de la peine, ce pauvre Amour. Depuis une semaine qu'il venait seul au rendez-vous, il avait eu le temps de faire bien des réflexions sur l'influence néfaste d'une averse inattendue. Son cœur souffrait horriblement. Il aimait tant, sa jolie Coquette ; il faisait de si beaux rêves lorsqu'il pensait à elle.

Il devenait propriétaire de la jolie maisonnette, toute blanche sous la feuillée, que l'on voit au tournant de l'église, et faisait clocher à la porte un joli panonceau, bleu et blanc, avec ces mots : Monsieur Amour, notaire. Il mettait aux fenêtres du salon des rideaux grenats, comme Coquette les aimait, et à toutes les portes des portières relevées vers le coin, comme les aimait Coquette. Il faisait grimper des clémentines à la fenêtre de la salle à manger, comme Coquette l'aimait, et il y avait toujours sur la table un joli pot de fleurs, comme l'aimait Coquette. Il y avait bien d'autres choses encore qu'aimait Coquette. Tous les matins, Coquette et lui prenaient le café en tête à tête, sur un guéridon, au

## NOS CHÉRIS



La maman. — Quand j'avais ton âge, je n'étais jamais impudente pour ma mère.

Fred. — Peut-être bien que ta mère ne le méritait pas.